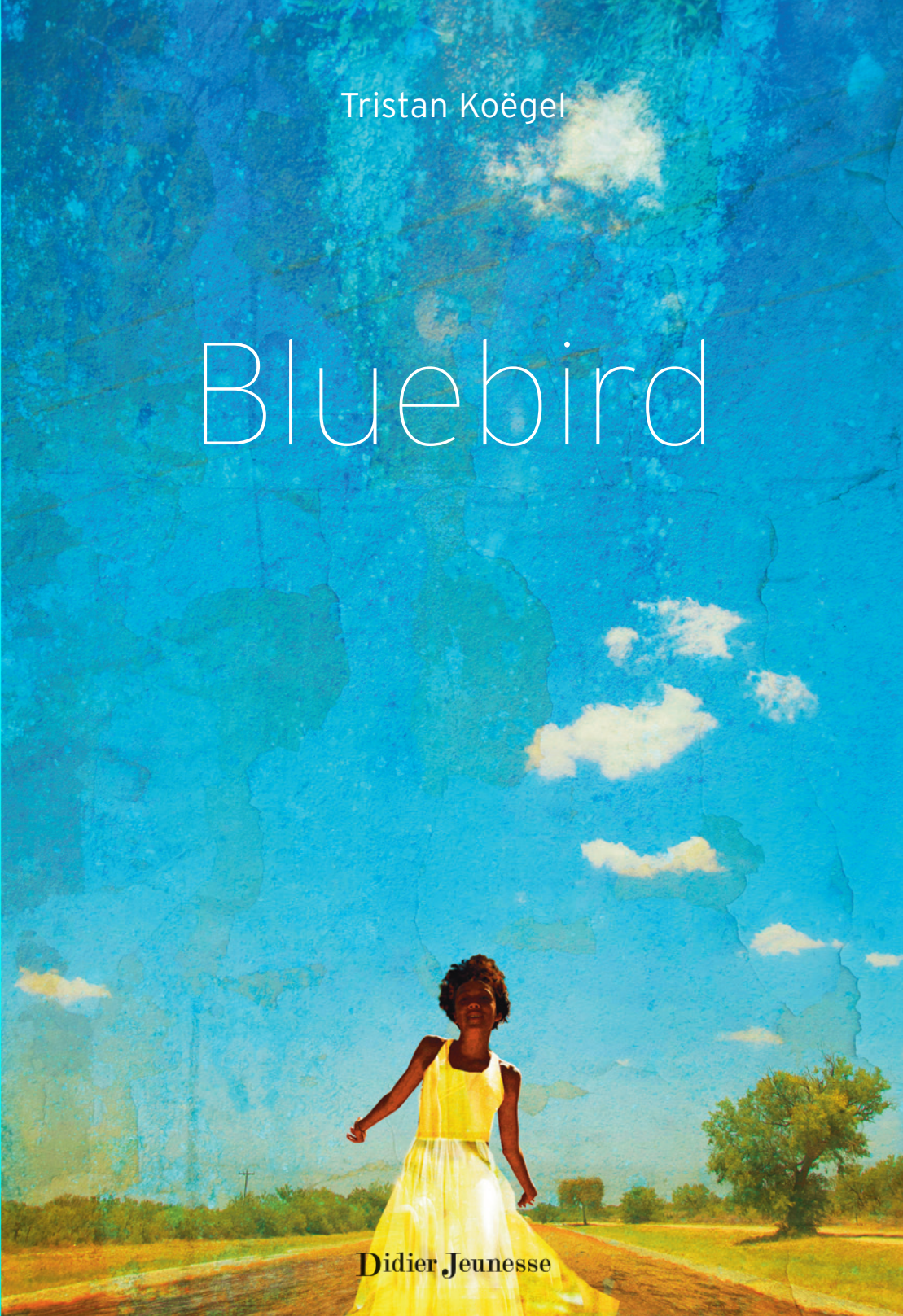
Tristan Koëgel

Bluebird



Didier Jeunesse

La fille du songster

1

Minnie

Le Sud m'avait tout pris : ma mère, mon père et mes rêves de petite fille.

Je m'étais juré de ne jamais y retourner. De ne jamais plus respirer l'air épais du Delta, qui vous serre la gorge comme les serpents étouffent leurs proies dans ses marais. De ne jamais plus poser le pied sur les terres boueuses des rives de son fleuve. J'étais née dans le Sud, j'y avais grandi et j'avais tout perdu dans cet enfer où on volait la vie des hommes pour les changer en bêtes. Seulement, voilà : assise dans mon compartiment, sur un siège confortable, entraînée par une locomotive qui sifflait comme un vieil harmonica malade, je laissais ce chemin de fer m'y reconduire sans vraiment protester.

Par la fenêtre s'étalait sous mon nez la vallée du Mississippi. Vaste. Verte. Elle n'était pas vilaine, cette vallée. Les hauts arbres de ses forêts où nichaient des milliers d'oiseaux la rendaient presque réconfortante quand on venait de la ville. Et ses champs, ses champs si grands, on s'y voyait courir, le parfum de leurs fleurs nous faisait déjà tourner la tête. Mais si on tendait l'oreille, au plus près de ces champs, on entendait monter une drôle de voix, par-dessus les forêts, plus haut que les nuages. La voix de ceux qui ont sculpté le Delta. La voix de ces hommes, et de ces femmes, qu'on disait libres et qui travaillaient pourtant comme des chiens, là où leurs ancêtres avaient déjà creusé leur tombe en raclant contre la terre les chaînes qui leur rongeaient les pieds. Ces voix ne gémissaient pas, ces voix chantaient. Des

chansons où les chevaux s'évadent, où les lapins échappent aux renards, où les corbeaux sont plumés, et où les femmes finissent par s'en aller.

Voilà vers quoi je retournais, six ans plus tard, installée dans ce compartiment, comme une princesse dans son carrosse.

2

Mon père aussi avait gagné sa vie sur une plantation. Il conduisait des tracteurs quand je suis née. Ma mère, elle, était blanchisseuse. Elle nettoyait le linge. Elle est morte trop tôt, je n'ai pas su de quoi exactement, ni pourquoi, ni comment. Il y avait mille raisons de mourir dans le Sud. Je ne me rappelle pas vraiment son visage, ni m'être trouvée une fois dans ses bras. Mais je me souviens qu'assise aux pieds des étendoirs je l'écoutais chanter derrière les grands draps blancs qu'elle accrochait dehors pour qu'ils sèchent au vent chaud ; pour moi, c'était sa voix qui les faisait gonfler jusqu'à ce qu'ils claquent et répandent autour de nous une odeur de linge propre. C'est tout ce que je me rappelle.

Le jour où on l'a enterrée, il faisait beau. Je revois mon père, dans sa salopette toute déchirée, les mains croisées devant lui. Il baissait la tête, au-dessus de la tombe qu'il avait creusée lui-même. Il se taisait et son regard se perdait sur cette motte de terre. Lentement, il s'est redressé et, sans trembler, il a chanté pour elle. Puis il s'est tourné vers moi et m'a soulevée. J'étais petite encore, j'avais six ou sept ans… J'étais dans ses bras quand il m'a dit calmement, en s'essuyant les joues :

« Jamais tu ne ramasseras une fleur de coton, Minnie. Les seules fleurs que tu cueilleras maintenant, c'est celles qui poussent au bord des chemins pour nous faire de jolis bouquets. »

Il a brûlé sa vieille salopette, et le soir même on a tout quitté pour suivre le fleuve et vivre sous les étoiles, n'emportant de notre vie d'avant que sa guitare et un petit harmonica. D'ouvrier,

il est devenu *songster*, musicien itinérant. Et depuis ce jour-là on a vécu à l'air libre, sous le soleil du grand Delta.

*

Mon père m'a appris ce qu'il savait de la musique ; de sa musique. Je le regardais laisser courir ses gros doigts sur le manche de sa guitare et faire glisser son petit canif le long des cordes. Entre deux morceaux, il essayait de m'expliquer :

« Quand tu joues le blues, Minnie, c'est comme si tu riais et pleurais en même temps. Le blues, c'est comme un tout petit nuage dans un beau ciel d'après-midi. Un petit nuage, tout fin, tout blanc, mais qui te serre le ventre, sans que tu saches trop pourquoi. Tu comprends ? Mais le blues, c'est aussi comme une éclaircie qui traverse un orage ou comme une cerise juteuse sur un gâteau trop sec. Ça… Ça peut te faire rire aux éclats quand tu devrais tomber, les genoux dans la boue. Tu vois ? »

Je ne voyais pas vraiment. Il s'en rendait bien compte. Alors, il passait sa main dans mes cheveux et ajoutait :

« Souffle, Minnie. Souffle dans ton harmonica. »

Et je soufflais. C'est comme ça que j'ai appris, et très vite on a joué ensemble tous les deux, partout où on pouvait. On parcourait les routes de Louisiane, du Mississippi, de l'Alabama pour chanter nos chansons dans les plantations, dans les bals du samedi soir, dans les pique-niques ; des vieux airs qu'on ramassait çà et là et qu'on trimballait avec nous, d'un État à un autre, dans nos poches crevées. Ça ne marchait pas trop mal, surtout dans les pique-niques. On avait mis au point un petit numéro qui plaisait bien. Mon père débarquait tout seul, au milieu des gens installés sur l'herbe ; en un rien de temps ils se rassemblaient tous autour de sa guitare. Il les faisait danser. Moi, personne me remarquait, je me mêlais aux spectateurs, je tapais des mains de temps en temps, jusqu'à ce qu'il les ait

suffisamment décoincés. Quand les gens commençaient à siffler, à crier : « C'est bon, ça, songster ! C'est bon ! », à fouiller dans leurs poches pour lui lâcher une pièce ou un billet, mon père me faisait signe. J'arrivais de nulle part en soufflant dans mon harmonica. Personne ne s'y attendait, à ça ! Fallait les voir sourire, ils s'approchaient, de plus en plus près. On entendait : « Mais qui c'est ? D'où elle sort ? », « Regarde la petite ! Regarde ! », « Bon Dieu, ça sonne ! » Ça marchait à chaque fois ! Notre duo surprise leur arrachait leurs derniers dollars.

Souvent, on nous payait à manger, on nous faisait une place pour dormir. C'était pas tous les jours facile, c'est sûr, mais on avait la vie qu'on voulait. On refusait de voir les choses en noir et blanc comme c'était le cas dans les petites villes et les villages coupés en deux qu'on traversait, avec des magasins pour les Noirs et d'autres pour les Blancs, pareil pour les trottoirs, pareil pour les toilettes. Nous, on voyait les choses en bleu, et voir la vie en bleu, c'est la voir telle qu'elle est, tout entière.

Une fois, à la sortie d'un bal, un drôle de type est venu nous voir. Il a pris mon père par l'épaule et lui a dit :

« Vous jouez sacrément bien ! C'est ta fille ? Elle est douée ! Ça vous dirait d'enregistrer un disque ? »

Mon père n'a rien répondu, mais moi, j'ai demandé :

« C'est quoi un disque ? »

C'est vrai, quoi, j'en avais jamais vu. Même chez les gens chez qui on s'arrêtait à l'époque, y'en avait pas. Le type a rigolé et il m'a mis un catalogue sous le nez.

« Regarde. Tu vois, tous ces artistes ? Ils ont leur disque. On enregistre leur musique sur cette petite galette et on l'écoute partout. Cette dame, c'est Mamie Smith. Tu as vu sa belle robe ? T'en veux pas une comme celle-là, toi aussi ? »

Mon père lui a pris le catalogue des mains, il a jeté un œil sur la première page.

« "*Ra… Race records*". C'est quoi ça, race records ?

– Ben, enfin ! Race records, c'est de la musique noire, faite par des Noirs et pour les Noirs !

– Nous, on joue pour tout le monde. Ça nous intéresse pas.

– Allez quoi, fais pas le difficile ! Tout le monde veut enregistrer un disque. Tout le monde veut lâcher la pioche, ici. Tu veux pas quitter le Sud ? Tu veux pas voir la grande ville ? Tu veux pas ton orchestre, rouler en voiture ? Couvrir la tête de cette petite avec des beaux chapeaux ? Te payer un beau costume ? »

Moi, elle me plaisait bien, la robe de Mamie Smith. Ce type était bizarre, mais il m'a vraiment donné envie d'enregistrer sur ses galettes. Mon père, lui, il s'en fichait complètement.

« On a tout ce qui nous faut. Merci, mais c'est non.

– Comme tu voudras, songster. »

Le type ne comprenait pas que tout ce que voulait mon père, c'était trimballer sa guitare et son chapeau noir sur les routes, sa main dans la mienne, à l'ombre des saules et des grands magnolias. C'est ce qu'on a fait, pendant un bon moment, des années même. Jusqu'à ce jour où je me suis blessée à la cheville, près de la rivière Yazoo.

J'avais treize ans.

*

On sortait d'un pique-nique où on avait jamais aussi bien joué. On avait récolté un sacré paquet ! Je me souviens que les billets tenaient à peine dans le portefeuille de mon père.

« Avec tout ça, Minnie, tu vas l'avoir, ta nouvelle robe ! La même que Mamie Smith ! Et même un beau chapeau ! »

Il savait bien que j'avais pas oublié l'image du catalogue. Je l'embêtais souvent avec ça, avec la ville, avec les disques. Dès qu'il le pouvait, il me faisait un petit cadeau, mais ce jour-là, avec tout ce qu'on avait, on pouvait rêver !

« C'est toi qui devrais te payer un nouveau chapeau ! Et une paire de chaussures ! Elles bâillent, on dirait deux chiens qui aboient quand tu marches ! »

Il a souri, et moi, je me suis mise à courir et à tourner sur moi-même comme une toupie, sans m'arrêter. Je ne sais pas trop pourquoi, j'étais heureuse, c'est tout. Je tournais si vite que je n'y voyais plus rien ; à la place des magnolias, c'est des robes que je voyais défiler sous mes yeux, et des disques et des chapeaux brillants et… ma cheville. Oui, ma cheville, tout à coup. Je m'étais étalée par terre. J'ai hurlé si fort que mon père en a lâché sa guitare et s'est précipité vers moi. Quand il est arrivé à ma hauteur et qu'il a vu ma cheville complètement tordue, il a compris que cette fois c'était plus grave que les petites égratignures qu'il m'avait soignées une fois ou deux ; elle avait déjà doublé de volume…

« C'est une vilaine blessure, Minnie… Oui, c'est une vilaine blessure ! »

Ça, c'est sûr ! Je n'arrivais pas à me relever…

« J'ai mal.

– Bouge pas, je vais te porter. »

Il m'a hissée sur son dos. Et c'était pas facile, maintenant que j'avais treize ans !

« Ça va ?

– Pas trop.

– On va continuer un peu, jusqu'à la cabane du sorcier, il saura te soigner, lui.

– Du sorcier ? Non, non, non !

– Je pourrai pas te porter toute la journée, Minnie ! Ne t'inquiète pas, il te fera pas de mal, au contraire…

– Je vais marcher ! Ça va mieux déjà !

– Minnie… »

Ça n'allait pas. Je n'arrivais pas à bouger les orteils. Mais voir le sorcier, ça ne me tentait pas du tout. Chez nous, dans le Delta,

les esprits du vaudou flottaient dans la brume des marécages, au fond des chemins en friche, à l'ombre des grands arbres. Fallait pas les vexer. On ne rigolait pas avec ça… Moi, ça me fichait la trouille. Depuis tout ce temps qu'on vivait sur les routes, mon père ne m'avait jamais emmenée chez un sorcier. Personne d'autre ne pouvait nous aider, alors j'ai cédé.

J'avais de plus en plus mal, il faisait chaud, et j'avais l'impression qu'on marchait depuis des heures. Le soleil était assommant, ma bouche était toute sèche, j'en avais marre.

« On est pas loin, Minnie. Ça doit être par ici… Oui, oui, c'est ça ! Je suis déjà venu, ça fait longtemps, mais je m'en rappelle. On devrait bientôt voir la cabane de Yoruba.

– T'es sûr ? Je ne vois rien du tout, moi ! »

Il n'y avait rien sous nos yeux que les herbes hautes qui cachaient toujours les mêmes bestioles horribles. Je désespérais. J'avais presque hâte de la trouver, la cabane de Yoruba. Tout à coup, il a crié :

« Regarde ! C'est là ! Je te l'avais pas dit, que c'était dans le coin ? »

Il me l'avait dit, oui. Il y avait deux ou trois heures… On en avait vu passer, des coins ! On s'est enfoncés dans les hautes herbes en direction d'une vieille cabane en bois toute cassée. On aurait dit qu'elle était abandonnée depuis des dizaines d'années. Je me cramponnais aux épaules de mon père en espérant qu'il ne marcherait pas sur la queue d'un serpent pendant qu'il se frayait un chemin en pointant devant lui l'étui de sa guitare. C'était vraiment pas rassurant… Lui, il sifflotait ! À l'entrée de la cabane, il a posé sa guitare et m'a fait descendre.

« Fais attention à ton pied, Minnie… »

Et, en agitant son chapeau devant son visage comme un éventail, il a ajouté comme si on se trouvait devant un marchand de gâteaux :

« Voilà la maison du sorcier ! »

Il voyait bien que j'étais terrorisée. Il s'est approché tout près de moi et, les yeux grands ouverts, il s'est mis à agiter ses grandes mains sous mon nez comme deux horribles araignées.

« Arrête !

– Ben quoi, ça te fait pas rire ? Tu as peur du vaudou, petite fille ? »

Bien sûr que j'avais peur. Avec tout ce qu'on racontait sur les mauvais esprits et sur les sorciers qui découpaient les cœurs des poulets… Se retrouver devant cette cabane à moitié effondrée, c'était pire encore que de marcher sur la queue d'un serpent… Pire que d'avoir la cheville aussi grosse que la cuisse d'une mule ! Et dire qu'on était à deux doigts d'avoir des habits tout neufs…

« Ne crains rien, Minnie, on le laisse te soigner et on s'en va… »

Il a posé son chapeau sur ma tête et a tapé contre la porte.

On a entendu un long grincement ; la porte s'est entrouverte. Mon père l'a poussée du bout du pied, je me cachais derrière lui. On avait sous les yeux l'intérieur de la cabane, éclairé par les rayons du soleil qui perçaient à travers les planches pourries des murs. Un désastre. Tout un tas de choses s'empilaient les unes sur les autres, les étagères craquaient. Des poulets dégoûtants pendaient dans un coin, la tête en bas, aussi raides que des branches cassées. Sur le mur du fond, des peaux de serpent étaient accrochées, elles séchaient au-dessus de bocaux qui renfermaient des choses molles, flottant dans un liquide blanchâtre. Par terre, des ossements de petits animaux étaient éparpillés, et au plafond des centaines de racines se décomposaient. Elles se balançaient comme des fruits trop mûrs, prêts à nous tomber sur la tête. Mais le pire, c'était l'odeur. Je me cramponnais au bras de mon père qui avait récupéré son chapeau et l'agitait devant son nez. Il est entré ; je l'ai suivi sur une jambe. Puis il a dit à voix basse :

« Yoruba ? Vous êtes là ? »

Soudain, la porte s'est refermée et on a entendu une respiration bruyante juste derrière nous. Je me suis retournée lentement et je suis tombée sur les yeux jaunes de Yoruba, ébouriffé et hirsute. J'étais si terrifiée que je n'ai même pas réussi à crier. Il avait l'air immense dans sa petite maison. Le sorcier a fait signe à mon père de se taire. Il a arraché deux racines qu'il nous a posées sur la tête en baragouinant quelque chose d'incompréhensible. Puis il a attrapé un vieux bocal, l'a ouvert et j'ai failli m'évanouir quand l'odeur qui s'en est dégagée m'a brûlé les narines. Yoruba a renversé le contenu du bocal sur mon pied malade : une espèce de gelée verte et visqueuse. Il n'a même pas pris la peine de l'étaler, elle dégoulinait sur ma cheville. Il s'est relevé brusquement, en écarquillant ses gros yeux jaunes, satisfait d'avoir compris ce qu'on venait chercher sans nous avoir rien demandé, sûr des pouvoirs de sa gelée puante. Je n'ai pas cherché à connaître les ingrédients secrets de sa recette, je dévisageais mon père pour lui faire comprendre que je ne tiendrai pas plus longtemps ici sans vomir… Si j'avais pu, je me serais déjà enfuie.

Mon père a voulu le remercier, mais il n'a pas eu le temps de dire quoi que ce soit. Yoruba l'a dévisagé en faisant gronder sa voix caverneuse :

« Songster, tu connais mal tes amis… Tu n'iras pas beaucoup plus loin, toi. »

Puis il s'est accroupi et a grogné à mon oreille :

« Mais toi, petite, tu chantes comme un oiseau… »

Petite… J'étais plus si petite que ça. Je ne savais pas trop quoi lui dire, alors j'ai répondu :

« Non, monsieur… vous vous trompez, je joue de l'harmonica… »

Mon père a étouffé son rire dans son chapeau, mais Yoruba a fait une de ces grimaces !

« Tais-toi ! Tu chantes, je te dis, tu chantes comme un oiseau ! »

Le sorcier a bondi vers ses étagères, a fouillé dans son fatras ; il marmonnait :

« Os de chat noir, racine du conquérant, poudre de serpent… »

C'était pas rassurant. Même mon père n'avait plus trop envie de traîner chez lui.

« Merci, Yoruba. Merci d'avoir soigné ma fille, on va reprendre notre route, maintenant. »

Mais le sorcier n'écoutait pas. Il ouvrait des bocaux, attrapait des objets, en laissait tomber d'autres tout en se retournant vers nous pour s'assurer qu'on avait toujours ses racines pourries sur la tête. Il a pris une écuelle et un pilon, a broyé ce qu'il avait gardé et a emballé le tout dans un petit sachet qu'il a refermé avec un lacet avant de me l'agiter sous le nez.

« Voilà ton *mojo*, petite. Ne perds pas cette amulette ! Ta voix s'envolera bientôt au-dessus des montagnes. »

Et brutalement il a ouvert la porte, nous a poussés dehors et l'a claquée derrière nous. Devant le tas de planches pourries, je regardais mon père, complètement ahurie. Il se tordait de rire en m'attachant l'amulette autour du cou.

« Il est complètement fou ! Pourquoi il nous parle de montagnes ? On est venus pour mon pied ! Elle va me servir à quoi, cette amulette ?

– Ça, il n'y a que lui qui sait, Minnie. »

La cabane du sorcier s'est rouverte et Yoruba a crié : « Allez-vous-en ! Éloignez-vous de ce carrefour ou le diable vous prendra avant la nuit ! », et il a disparu.

J'ai détallé aussi sec et mon père s'est moqué en venant vers moi.

« Ça va mieux, cette cheville, on dirait !

– Il est cinglé !

– Tu n'as plus à avoir peur, maintenant, Minnie. Tu as ton mojo. Allons-y, on a encore du chemin à faire avant d'arriver à la plantation. »

J'avais mon amulette, c'est vrai, et ma cheville avait dégonflé. Mais j'ai préféré que mon père me porte, au moins jusqu'au chemin en terre ; ça aurait été bête après tout ça de se faire piquer par un serpent caché dans les herbes. J'avais beau me creuser la tête, je ne comprenais toujours pas de quelles montagnes avait parlé le sorcier aux yeux jaunes ; mais par contre j'allais m'apercevoir trop tôt que Yoruba ne se trompait jamais : mon père n'irait pas beaucoup plus loin que ces chemins bordés par les champs et les grands magnolias.

3

Le soir tombait. La guitare de mon père commençait à lui tirer sur les bras. Le long d'un sentier sans arbres, au milieu des terres labourées, on entendait s'élever les chants des ouvriers.

I'll be so glad when the sun goes down
when the sun goes down
I'll be so glad when the sun goes down
when the sun goes down

« Tu entends, Minnie ? C'est ici qu'on va s'arrêter ce soir. »

I ain't all that sleepy but I wanna lie down
I wanna lie down
I ain't all that sleepy but I wanna lie down
I wanna lie down

Ces chants de travail, j'avais beau les avoir entendus des centaines de fois, ils me serraient le cœur quand même, et plus fort encore au crépuscule. Quand le meneur chantait et que tous les ouvriers lui répondaient en abattant d'un même élan leur hache contre le bois sec, ça avait quelque chose d'envoûtant. Ça résonnait jusque dans le ciel jaune. Dans toutes les plantations, c'était la même rengaine. Les ouvriers chantaient pour trouver la force de terminer leur journée, identique à celle de la veille, et presque aussi pénible que celle qui leur briserait le dos le lendemain.

« Enfin, on arrive ! C'est pas trop tôt…

– Tu vas arrêter de te plaindre, Minnie. Écoute-les, ils travaillent depuis l'aube, ils doivent en avoir marre eux aussi, tu crois pas ?

– Je sais… »

On a longé le chemin qui encerclait la plantation pour rejoindre les habitations des ouvriers. On allait pas sonner au portail et se présenter à l'entrée de la maison du propriétaire en demandant l'hospitalité ! Deux vagabonds, deux *hobos* comme nous auraient été accueillis par les dents des chiens ou le plomb des fusils avant même d'avoir pu tirer sur la sonnette… Par-dessus les sillons, cette immense maison impressionnait. Elle devait être blanche le jour, mais à cette heure-ci elle était toute rose. De hauts piliers entouraient ses terrasses, sa grande allée de chênes filait jusqu'au portail et la coupait du reste du monde. Je ne me doutais pas, en la regardant, que cette maison, c'était la maison du diable.

Plus on se rapprochait des fermes, plus les voix des ouvriers s'éteignaient. Des hommes, des femmes regagnaient leurs petites baraques en bois construites en enfilade tout près de la grange et des champs. Ça sentait la nourriture, l'odeur faisait saliver. J'avais une de ces faims… Des enfants s'amusaient devant chez eux. Ils dansaient, pieds nus dans la terre. Ils étaient une bonne dizaine à former un cercle autour d'une fille, la plus grande sûrement, qui tournait sur elle-même et gigotait partout. Ils chantaient eux aussi.

Little Sally Walker, setting in the sun
Rise, Sally, rise, wipe your weeping eyes
Shake to the east, shake to the west
Shake to the one that you love the best

La fille s'est arrêtée soudain devant un tout petit garçon très gêné. Il la regardait à peine. Elle l'a embrassé sur le front et les

autres ont ri, ils ont applaudi. Elle a pris sa place en le poussant dans le cercle pour qu'il choisisse à son tour celui ou celle qu'il aimait le plus, le temps d'un couplet.

Mon père a posé l'étui de sa guitare, et s'est étiré.

« Tu veux pas jouer à Sally Walker avec eux, Minnie ?

– Non, j'ai pas trop envie… »

J'avais quand même un peu envie, mais j'avais passé l'âge… De toute façon, ma cheville me faisait mal. Elle n'était plus gonflée, mais la douleur était revenue. La pommade de Yoruba avait complètement séché. Elle craquelait sur mon pied comme un tas de boue au soleil, une boue verte et qui sentait toujours aussi mauvais. Je ne voulais pas que les autres voient ça.

Mon père s'est dandiné autour de moi, en secouant son chapeau.

« *Rise, Minnie, rise, wipe your weeping eyes*, ha, ha, ha !

– Arrête… J'ai pas envie, je te dis. »

Il se moquait de moi… Je l'ai tapé. Pas fort. Sur l'épaule. Il s'est arrêté de faire l'imbécile et m'a frotté la cheville pour faire disparaître cette vilaine croûte verte. Un vieil homme assis devant sa maison nous observait depuis un petit moment. Il nous a salués, on lui a répondu, puis il a insisté pour qu'on s'approche :

« Hé ! songsters ! Venez donc par ici ! Venez ! Comment vous vous appelez ? »

Mon père m'a entraînée avec lui vers la cabane du vieillard.

« Je m'appelle Curtis. Et voilà Minnie. »

Les gens avaient l'habitude de voir passer des musiciens. Ça ne nous a pas étonnés qu'on nous invite. Et pour tout dire, on attendait que ça. Le vieillard a remarqué que je traînais un peu la jambe.

« Eh ben ! Qu'est-ce que tu t'es fait là, Minnie ?

– Elle est tombée, a répondu mon père.

– Comment ça, elle est tombée ? Et toi, tu la fais marcher sur les routes ! Allez, viens ma grande, viens t'asseoir à côté de moi. Vous avez soif ? Papy va vous servir à boire ! Ha, ha ! »

Il a crié en direction des enfants :

« Eddie ! Va nous chercher la carafe et les verres, tu veux ? Eddie ! Tu vois bien que cette petite est toute desséchée ! Et ramène-lui un coussin avant qu'elle perde son pied ! »

Je ne me suis pas vexée. Il pensait pas à mal, Papy. Il voyait que j'avais soif et que j'avais mal, c'est tout. Un des enfants a quitté le cercle et a filé dans la maison. Il en est ressorti avec des rafraîchissements, qu'il a posés près de nous avant de reprendre rapidement sa place, en espérant que la nouvelle Sally Walker l'embrasse. Tout en nous servant un grand verre de citronnade, le vieil homme me regardait fixement.

« Alors, vous arrivez d'où tous les deux ?

– D'ici… du Sud, a dit mon père.

– Du Sud ! Ha, ha ! Songster ! Je me doutais bien que vous n'étiez pas de Boston ! Du Sud… »

Moi aussi, je l'observais. Papy n'avait presque plus de dents. Derrière sa barbe épaisse brillaient deux petits yeux coquins qui lui donnaient l'air beaucoup plus jeune. Mon père lui a raconté par où on était passés depuis qu'on avait enterré ma mère. Il l'écoutait d'une oreille, en remuant la tête comme pour dire « oui, oui, je vois ce que tu veux dire », mais il pensait à autre chose, ça se voyait. Il m'a lancé, comme ça, d'un coup :

« C'est pas tous les jours qu'on voit des filles comme toi sur les routes ! Alors, t'es musicienne toi aussi ?

– Ouais !

– Et tu fais quoi ? Tu chantes ? Tu joues du tambour ?

– Je joue de l'harmonica.

– De l'harmonica ! Tu devrais pas être aux champs ou à l'église à ton âge ? »

Mon père ne disait rien, se doutant bien qu'il plaisantait ; mais moi, je fronçais les sourcils.

« Ha, ha ! Je rigole, petite ! Eddie, va chercher ton tambour, on va leur jouer un petit quelque chose de chez nous ! »

Il a tiré une longue flûte en roseau de sa poche et ses gros doigts usés par la pioche se baladaient déjà dessus quand le petit garçon nous a rejoints à la hâte. Peu à peu, des hommes encore vêtus de salopette, des femmes en tablier et d'autres enfants ont débarqué devant la cabane. Ils apportaient leurs instruments avec eux : des fifres, des guitares fabriquées avec de vieilles boîtes à cigare, des violons qui n'avaient qu'une seule corde… Tout le monde s'est mis à jouer, en grattant, en chantant ou en tapant dans les mains. Les chants de travail étaient loin, maintenant ; ils avaient laissé leur place à cette fête improvisée.

« Qu'est-ce que vous dites de ça ! s'est exclamé Papy à la fin de son morceau en faisant claquer sa main sur sa cuisse. Ça fait pas du bien d'entendre ce bon vieux de fifre et son tambour ? Ça se fait rare aujourd'hui, le fifre, ça se fait rare ! Mais sans lui, qui sait si t'aurais eu des mélodies à jouer sur ta guitare, songster ? Ha, ha ! »

Mon père a approuvé d'un signe de la tête, tandis qu'une femme répondait depuis l'entrée de sa maison : « C'est bien vrai, ça, Papy ! »

On se resservait à boire, on riait, on blaguait. Et ça jouait encore. Entre deux chansons, Papy racontait sa vie, et quand il avait fini de parler, il y avait toujours quelqu'un pour dire : « C'est bien vrai, ça ! »

Il a fait nuit noire sans qu'on s'en aperçoive. Tout à coup, quelqu'un a crié :

« Voilà les yeux du diable qui se pointent vers nous ! »

On a entendu ronfler le moteur d'un camion et deux traits de lumière nous ont tous aveuglés.

« C'est le patron. Ce foutu patron, ce maudit Silas. Vous savez, je suis vieux, j'en ai vu, des ordures, des patrons qui abattent leurs ouvriers quand ça leur chante. J'en ai vu… Mais des cinglés comme Charley Silas, ça, y'en a pas dans tous les comtés… »

Même s'il essayait de le cacher, mon père avait l'air inquiet. Moi, j'étais pas tranquille non plus. Je détournais les yeux du camion qui s'était arrêté à quelques mètres de la terrasse. Les adultes ont demandé aux enfants de rentrer à l'intérieur des maisons.

« Il s'approchera pas de nous, il va envoyer quelqu'un… a marmonné Papy. Il déteste les Noirs. Sur ses terres, tu verras même pas un poulet noir ! Ni un cochon ni une chèvre… je rigole pas ! Dès qu'un animal noir naît, le vieux Silas l'égorge et va le jeter au fleuve. "Je veux pas d'un nègre de plus sur cette plantation !" qu'il dit ! Je vous assure, il est cinglé. Pas vrai, Leroy ? »

Un grand type costaud avec du cambouis plein la salopette a lâché sa guitare et répondu :

« Sûr que c'est vrai ! Même les mulets sont blancs, et quand on les conduit dans les champs, le vieux Silas veut qu'on leur dise : "Tirez, tirez, Monsieur le Mulet !" »

Tous ceux qui étaient encore dehors ont éclaté de rire. Mais pas trop fort. Papy a vu que j'étais toujours pas rassurée, il s'est rapproché de moi en tirant sa chaise.

« Tu sais, ma grande, je vais te dire quelque chose : tu tiendras le coup longtemps si t'enfiles ton masque devant les Blancs. Quand les gars de Silas vont se pointer, je vais leur sourire et leur dire : "Oui, Monsieur. Bien sûr, patron." Mais tant qu'ils m'ont pas donné d'ordre, je fais ce que je veux, je suis chez moi. Tu comprends ? Je suis bête, moi, je suis noir, ha, ha ! »

Ça ne me plaisait pas du tout d'entendre ça. Il l'a bien vu, Papy, que j'avais pas envie de jouer avec des masques. Il a dit en m'envoyant un clin d'œil :

« Fais pas cette tête, Minnie ! Vous savez quoi ? J'aimerais bien entendre une petite chanson que vous trimballez tous les deux dans vos valises.

– Devant le patron ? a demandé mon père, étonné.

– Devant le patron. »

Mon père m'a regardée, il a rajusté son chapeau et m'a demandé :

« Prête, Minnie ? »

J'ai hoché la tête ; il a dit : « *Walking Blues* » en regardant autour de lui, et aussitôt il a fait glisser son canif sur le manche de sa guitare. En un rien de temps, il avait déjà embarqué tout le monde. Papy fermait les yeux et remuait la tête en battant du pied contre le bois de la terrasse. Mon père a levé le menton et sa voix éraillée a jailli. On tapait des mains, on susurrait : « Humm, humm », on lâchait des : « *Yeah*, hé ! » Et moi, le pied sur mon coussin, j'ai soufflé dans mon harmonica assez fort pour que tout le monde continue d'ignorer les monstres qui égorgent les poulets noirs. J'ai soufflé, une ou deux notes d'abord, après chaque phrase que chantait mon père, et puis plus et plus encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que sa guitare et mon harmonica qui fassent avancer la locomotive. Papy ne tenait plus sur sa chaise. Ses mains claquaient contre ses cuisses, il braillait : « Ça, c'est du blues, ma grande… C'est du blues… » Il en pleurait presque, le pauvre. Mon père s'est remis à chanter, accompagné par tous ceux qui étaient restés à l'extérieur. Les phares jaunes du camion n'avaient pas pu nous faire taire, ils nous avaient plongés dans la lumière.

Mais soudain une voix, une voix épouvantable, nous a coupés net :

« Rentrez chez vous, bande de sauvages, la fête est finie ! »

Notre bulle de savon s'est crevée d'un seul coup.

On ne voyait pas le visage de l'homme qui venait de hurler. Juste sa silhouette, et celle du chien qu'il tenait en laisse à ses

pieds. Il était immense. Un autre homme presque aussi grand l'avait rejoint. Ils se tenaient devant nous sans bouger, mais le chien, lui, faisait claquer ses crocs et grognait. Ils ont tourné la tête vers le camion, un troisième homme était là, plus petit et voûté, il a levé la main, et celui qui nous avait crié dessus a recommencé :

« Retournez dans vos trous, j'ai dit ! Vous ferez vos petites sauteries quand vous aurez remboursé vos dettes au magasin ! »

Mon père en a lâché son couteau, il s'est tourné vers Papy.

« C'est lui Silas ?

– C'est son Irlandais. Et son Indien. À eux deux, ils ont tué plus d'hommes que la grippe… Ils n'hésiteront pas à t'étrangler avec les cordes de ta guitare. Allez, on rentre, ça vaut mieux. Vous êtes mes invités ce soir. »

Mon père m'a aidée à me relever, une gentille dame m'a accompagnée à l'intérieur en me prenant par le bras.

« Allez, viens. C'est l'heure de manger. »

Et chacun est retourné dans sa cabane. Je n'avais plus faim du tout. Ces montres m'avaient coupé l'appétit.

4

Papy nous a fait une petite place chez lui. La gentille dame nous a servi à dîner. Elle a insisté pour qu'on mange. Je n'ai pas touché à mon assiette, Papy non plus. Même s'il avait l'habitude des visites de Silas et de ses hommes, ça le chamboulait. Il a quitté la table en soupirant :

« Ah ! Si ces foutues fleurs de coton étaient noires, il serait bien dans le pétrin, le vieux Silas… »

Puis il s'est mis doucement à souffler dans sa flûte. Mon père l'a rejoint, a fait glisser son chapeau sur le bout de son nez, et a tendu l'oreille aux mélodies qui s'évanouissaient dans la maison comme la cire de la bougie posée sur la table. La flûte s'est arrêtée.

« Vous avez dû en voir, des choses, toi et ta fille…

– On en a vu, oui… et on en voit encore.

– Y'a des fois, songster, on dirait que la vie s'embourbe dans ce vieux Sud… Les crues du fleuve font éclater les digues, elles arrachent les arbres, les pluies détruisent les maisons, mais les hommes ne changent pas. Silas reste Silas, et nous, on a qu'à se briser les reins dans les champs. Il faudrait une drôle de tempête pour faire valdinguer tout ça ! »

J'ai regardé par la fenêtre, les étoiles brillaient beaucoup, y'avait pas un nuage. Elle n'était pas prête d'éclater, cette tempête. Papy a fait chanter sa flûte encore, un tout petit moment, mais le cœur n'y était plus.

« Tu sais ce qu'il m'a fait l'autre jour, cette ordure, songster ? Je vais te dire. C'était quand ?… Avant-hier, il vient me voir pour la paye. Je me frottais les mains, mon vieux. Parce

que, tu vois, j'avais la peau de ce foutu tambour à changer. Il se pointe donc, et il me dit : "Voyons voir, négro… T'as ramassé pour 700 dollars de coton. Moins les taxes, ça fait 680, moins les frais de machines, ça fait 600 dollars tout rond. La moitié pour toi, la moitié pour moi. 300 chacun." Alors moi, je lui réponds : "Merci, Monsieur." Même si j'avais bien envie de l'étrangler. Et là, tu sais ce qu'il me dit ? Il me fait : "Oh, oh ! Pas si vite, voleur ! Y'a l'avance que je t'ai faite pour la nourriture et les habits. Y'en a bien pour 200 dollars. Et le tracteur que je t'ai envoyé pour labourer ! J'allais l'oublier !" "Y'avait pas vraiment besoin de labourer, Monsieur…" que je lui dis. Il se met tout de suite à gueuler : "Qu'est-ce que tu me chantes ? Elles ont été labourées, les terres, oui ou non ?" "Oui, Monsieur." "Bon. Voilà pour toi : 60 dollars. Et gaspille pas tout, vaurien !" Le fumier… C'est que ça me suffisait pas, à moi, 60 dollars. Et je me suis pas privé pour lui dire. Tu sais ce qu'il a répondu ? Il a sorti son carnet, son stylo et son sourire de serpent. "Y'a pas de problème, négro ! qu'il a gueulé. J'en ai, de l'argent, moi ! Je vais t'en prêter, combien tu veux ?" Tu vois, songster, il nous tient dans ses griffes. On lui doit toujours quelque chose. C'est pour ça qu'il y en a qui préfèrent réparer ses camions, ou labourer ses champs quitte à travailler trois heures de plus par jour. Mais pour les métayers comme moi, qui lui louent un p'tit bout de terre, il reste plus rien.

– C'est tous les mêmes, Papy. C'est tous les mêmes… »

Ça me donnait le cafard, ce qu'il racontait. La gentille dame l'a remarqué, elle m'a installée sur un matelas, dans un coin, puis elle est allée me chercher un gros coussin et une couverture. Mais Papy n'avait pas encore fini de parler.

« T'as vu cet Irlandais, songster ? C'est une montagne ! Je te dis pas quand c'est lui qui vient pour la paye… Et tu verrais sa femme, elle est encore plus terrible que lui ! Mais va pas croire que ce fumier de Silas le traite beaucoup mieux que les Noirs ! Il peut pas les voir, les Irlandais. Ils valent toujours mieux que

nous, c'est sûr, mais ils ont les mêmes cabanes, dans le fond de la plantation, près de la forêt. Les Blancs, ils travaillent pas aux champs, c'est tout. Ils sont payés à autre chose, mais va pas croire qu'ils vivent dans son palais.

– Et l'autre homme ?

– L'Indien ? C'est le pire. Il arrache les arbres à mains nues. Tout le monde l'appelle Gros Poings. T'auras compris pourquoi… Il paraît qu'il se bouffe des entrailles de hiboux du matin jusqu'au soir ! »

D'habitude, je me mêle pas des conversations, mais ça commençait vraiment à me courir…

« Bon, c'est fini, ces histoires ! »

C'est vrai, quoi, il exagérait, Papy… Entre lui, le sorcier aux yeux jaunes et les types du camion, on aurait dit que coller la trouille aux gens, c'était la seule chose à faire ici pour tromper l'ennui !

« Minnie… a marmonné mon père sans lever le nez de son chapeau.

– Ben quoi ?

– C'est ce qu'on raconte, ma grande. Y'en a même qui disent qu'il se fait rôtir des jeunes filles, un peu comme toi, de temps en temps…

– Il peut toujours essayer !

– Ha, ha ! T'as peur de rien, toi, dis donc ! »

Et Papy s'est remis à souffler dans sa flûte en faisant rouler ses gros yeux vers moi. Mon père s'est levé et m'a rejointe ; il s'est penché et m'a embrassé le front.

« Repose-toi, petit oiseau. Il faut dormir maintenant.

– Il a raison, ton père, a ajouté Papy en étirant sa vieille carcasse. Il est tard, et demain, faudra jouer de la pioche encore. Je vais me coucher. Vous pouvez rester chez moi tous les deux jusqu'à ce qu'elle soit guérie. T'auras qu'à m'aider aux champs de temps en temps, songster.

– C'est gentil, on verra demain comment va sa cheville.

– On verra ça, oui… Bonne nuit, ma grande, et attention à l'Indien, il rôde souvent par ici ! Ha, ha ! »

Papy nous a laissés nous reposer. Enfin… La gentille dame était partie depuis un moment déjà. Mon père s'est endormi sur un fauteuil, il ronflait. Moi, j'ai mis plus de temps, je repensais au sorcier Yoruba, à ses vieux poulets, à sa pommade verte et à ce qu'il m'avait dit : « Toi, tu chantes comme un oiseau. »

Cette nuit-là, je crois que j'ai rêvé qu'il m'avait plumée tout entière et accrochée la tête en bas dans sa cabane.

*

C'est la dame qui m'a réveillée. Mon père et Papy avaient quitté la baraque. ~~à l'aube~~. Elle aussi s'apprêtait à partir, mais elle m'avait préparé un café chaud et avait tenu à me l'apporter elle-même. J'ouvrais à peine les yeux.

« Tu as bien dormi, Minnie ?

– Oui… Oui, madame.

– Madame ! Tu peux m'appeler Dinah, tu sais. Ton père a dit que vous alliez rester quelques jours, alors appelle-moi Dinah.

– Oui, Dinah. »

J'ai essayé de me lever, mais dès que j'ai posé le pied au sol, j'ai hurlé si fort que Dinah a sursauté. Ma cheville n'allait pas mieux ; elle avait raison, on allait pas repartir tout de suite.

« Reste allongée, Minnie. Ou tu vas rester boiteuse toute ta vie !

– Ce foutu sorcier, il sait rien faire à part plumer des poulets ! »

Elle a ouvert des yeux tout ronds.

« Ne parle pas comme ça du sorcier, Minnie ! Il faut pas, non, non ! Allez, tiens, bois ça… »

Elle m'a tendu la tasse chaude, a caressé mon amulette comme si c'était elle qui avait besoin d'être soignée, et m'a

emmitouflé les jambes dans la couverture qui avait glissé par terre. Elle ne dormait pas ici, Dinah, mais elle passait tous les matins, et tous les soirs aussi.

« Il est où, mon père ? j'ai demandé.

– Aux champs, avec Papy. Il reviendra te voir à midi. Il a demandé que tu veilles bien sur sa guitare, tu le feras ? »

Que je veille sur sa guitare ? Comme si elle allait s'envoler ! J'ai dit oui pour lui faire plaisir, mais bon, je trouvais ça louche. C'était le genre de choses qu'on dit aux enfants quand on a pas le temps de dire au revoir. Ça lui ressemblait pas trop…

« Est-ce que tu sais lire, Minnie ? m'a demandé Dinah en enfilant son gilet.

– Ben, oui ! Et je sais écrire aussi. J'ai appris quand j'étais petite.

– C'est bien. Alors, tiens, je te pose ça ici. Ça t'occupera, et si tu dois absolument te lever, prends cette canne, elle est à Papy. Il veut jamais s'en servir ! Il joue les jeunes hommes… »

Dinah a soupiré, puis elle est sortie en fermant doucement la porte. J'étais seule. Pour de bon. Je ne m'étais pas souvent retrouvée seule avant. J'ai attrapé la canne et j'ai marché péniblement jusqu'à la table pour prendre le livre que Dinah avait posé dessus. C'était une Bible ! Elle croyait vraiment que j'allais passer mes journées à lire la Bible ! J'ai compris pourquoi mon père avait demandé que je surveille sa guitare. Il avait senti le coup venir ! À l'intérieur de l'étui, rangée avec ses cordes neuves, y'avait sa bible à lui ! J'ai sautillé pour l'attraper, je l'ai ouvert, et j'ai pris le livre que mon père voulait que je lise, celui qu'il écrivait lui-même. C'était notre répertoire, toutes nos chansons. Elles tenaient dans un petit carnet recouvert de cuir usé. On l'avait traîné partout avec nous ; on le remplissait de ses trouvailles, des chants qui nous plaisaient. J'avais même fait des petits dessins partout, quand j'étais plus petite, des petits soleils et des petits nuages. Il y avait aussi les noms des endroits

qu'on avait traversés, les sommes qu'on avait gagnées, la liste des affaires qu'il nous fallait acheter… C'était moi qui avais écrit en dernier, la veille, en sortant du pique-nique : chaussures pour lui, pour moi, robe et chapeau.

Toute notre vie tenait dans ce petit carnet abîmé. Je l'ai emporté jusqu'au fauteuil, j'ai sorti mon harmonica et la matinée est passée si vite que lorsqu'ils sont rentrés j'ai cru que c'était Dinah qui avait oublié quelque chose.

Ils ont déboulé, affamés, en sueur. Papy a jeté sa casquette sur la table et mon père a défait les bretelles de sa salopette.

« Alors, petit oiseau ! Comment va ta petite patte ? Ne te lève pas, j'arrive. »

Il a fait la grimace en s'apercevant qu'il ne s'était pas trompé sur les lectures que Dinah avait prévues pour moi. Je l'ai rassuré tout de suite en lui mettant notre carnet sous le nez.

« Je me suis entraînée toute la matinée ! Attends qu'on se remette en route, tu vas voir !

– Écoutez-la ! s'est exclamé Papy. Tu penses qu'à la musique, toi ! Ha, ha ! T'es bien la fille de ton père ! Il a chanté pendant des heures ce matin ! Un vrai forçat du pénitencier ! »

À les voir débarquer tous les deux, on aurait dit le père et le fils. Le courant était tout de suite passé entre eux. J'étais contente que mon père ait un vrai copain pour une fois. Ça me rassurait, parce que je m'en voulais un peu. C'était à cause de moi, après tout, s'il avait dû remettre la main sur le manche d'une pioche. Retourner dans les champs après s'être promis de jamais renfiler une salopette, ça avait dû le secouer, le pauvre. Ça ne lui était pas arrivé depuis que ma mère était morte.

Papy sifflotait en lançant des cuisses de poulet sur le feu. Ça grésillait déjà. Ça sentait bon…

« Tu sais, Minnie, c'est un sacré gaillard, ton père ! Je serais pas mécontent que vous restiez chez moi ! À ce rythme, je l'aurai vite remboursé, ce fumier de Silas !

– Papy…

– Oui, oui… Je sais. Vous partirez dès que la petite sera sur pied. Tu me l'as dit. Je suis vieux, mais j'ai pas encore perdu la mémoire ! »

C'était marrant de les voir se taquiner. Ils ont avalé leur déjeuner et sont repartis aussi sec.

« Ça va aller, Minnie ? Dinah sera là avant nous. Fais semblant d'avoir lu son livre, ça lui fera plaisir…

– Je vais essayer ! »

J'ai passé l'après-midi à souffler dans mon harmonica et à relire les textes du petit carnet. J'ai somnolé aussi. Et je me suis ennuyée. C'est pas facile de rester dans un fauteuil quand on a l'habitude de passer son temps sur les routes… Le jour tombait déjà, personne n'était revenu encore. Je me suis levée, en m'appuyant sur la canne, pour réveiller mes jambes endormies. Ma cheville me laissait tranquille tant qu'elle ne touchait pas le sol. Je suis allée près de la fenêtre qui donnait de l'autre côté de la cabane, à l'opposé de la terrasse. On voyait le fond de la plantation, et la forêt, plus loin. C'était beau avec le ciel qui virait à l'orange. Comme quoi, même près de la maison du diable, il y a de beaux paysages. J'ai cru entendre tout à coup les cordes d'un violon crisser sous la fenêtre. C'est drôle, parce que j'avais l'impression de reconnaître le morceau qu'on avait joué la veille, mon père et moi. Je me suis dit que je délirais, à force de rester enfermée, mais non ! Y'avait bien un violon, un violon maladroit, mais un violon quand même ! Je rêvais pas… J'avais envie de voir qui jouait, envie de lui dire de me rejoindre sur la terrasse, ça nous occuperait, le temps que les autres arrivent. J'ai ouvert la fenêtre péniblement – c'est pas facile sur un pied –, je me suis penchée… et quand j'ai vu la tête du musicien, j'ai failli tomber en arrière. Et lui aussi a eu peur. Il avait déjà fait cinq ou six mètres, surpris par le bruit de la fenêtre, quand j'ai mis le nez dehors ; il s'est retourné, et j'ai vu ses yeux. Ses yeux clairs. Et

ses cheveux blonds aussi. C'était qui celui-là ? Et qu'est-ce qu'il faisait ici ? Il me fixait. Il m'a fait un signe de la main que je lui ai rendu sans vraiment comprendre ce qui se passait, quand la porte de la cabane s'est ouverte brusquement.

« Tu t'es levée ! C'est pas sérieux, tu vas boiter toute ta vie si tu continues ! »

J'ai tourné la tête, Dinah était rentrée. Quand j'ai regardé à nouveau à travers la fenêtre, le petit fantôme aux cheveux blonds avait disparu.

« Oh ! Minnie… »

Dinah a posé dans l'entrée le grand seau d'eau qu'elle portait et s'est ruée sur moi pour me tâter la cheville.

« Tu n'as pas mal ? Ça va ?

– Oui, oui. Ça va, merci, Dinah.

– Tu ne t'es pas trop ennuyée aujourd'hui ?

– Oh, non ! J'avais de la lecture ! »

La pauvre, elle était épuisée. Ça se voyait, ses yeux glissaient le long de ses joues. Mais elle était fidèle à Papy, à tout le monde. Elle m'a lâché la cheville et m'a tendu un long bâton de sucre.

« Regarde ce que j'ai trouvé sur la terrasse. Quelqu'un a dû déposer ça pour toi…

– Pour moi ? Merci, Dinah ! C'est toi qui l'as rapporté…

– Ah non ! C'est pas moi, c'est très mauvais pour les dents, les bâtons de sucre ! Tu as vu celles de Papy ! Il adorait ça, lui aussi ! »

J'ai éclaté de rire.

« Ça doit être mon père, alors. Je me suis endormie tout à l'heure, je l'ai pas entendu… Attends, je vais t'aider ! »

Elle faisait déjà bouillir la marmite, elle n'avait même pas pris le temps de s'asseoir. Elle voulait pas trop que je m'agite, mais elle m'a laissé faire.

« Dis-moi, Dinah, il y a beaucoup d'enfants dans la plantation ?

– Oh, ça ! Il y en a plus que des fourmis dans une motte de terre !

– Et des enfants blonds, il y en a beaucoup ?

– Des enfants blonds ? Moi, j'en ai croisé qu'un. Le fils de l'Irlandais, celui qui nous surveille la main au fusil ! Va te cacher si tu le croises, des fois qu'il soit aussi fou que son père ou que le mangeur de hiboux avec qui il passe tout son temps ! Tu lui as pas parlé au moins ?

– Non, non ! C'est juste que… »

J'avais pas trop envie de lui en dire plus. Heureusement, je n'ai pas eu à le faire. On a été interrompues. Par des bêtes sauvages. Papy et mon père ont déboulé dans la baraque en poussant des cris d'ours. Papy est allé embêter Dinah, pendant que mon père, qui m'avait déjà attrapée par la taille, me faisait presque toucher le plafond.

« Ha, ha ! Alors, on récite des psaumes !

– Tu devrais t'y mettre, toi, songster ! lui a lancé Dinah avec un regard noir.

– Ça va, je plaisante ! On va voir si tu as bien travaillé toi aussi, Minnie ! »

Il m'a portée jusque sur la terrasse, m'a tendu mon harmonica, a sorti sa guitare de son étui, a ouvert son canif et on a joué sous les yeux des enfants qui dansaient devant nous. Les autres nous ont rejoints. Personne n'est venu nous dire de nous taire cette fois.

Cette nuit-là, j'ai pas rêvé qu'on m'avait transformée en poulet. Seule sous ma couverture, j'ai mordu dans mon bâton de sucre. Ce n'était pas mon père qui l'avait déposé.